

ANNA ENQUIST

Quatuor

roman traduit du néerlandais
par Emmanuelle Tardif

ACTES SUD

Maintenant qu'il est arrivé à un âge avancé, il se réveille tôt. Trop tôt. Il regarde le jour pâle à travers la fenêtre du jardin. Il ne peut pas voir quel temps il va faire, tout est encore possible. Les herbes hautes ont envahi le jardinet. Foisonnement. Tiges qui s'étirent. Il ne s'en est jamais vraiment préoccupé. À présent, il éprouve une vague inquiétude à la vue de cet océan végétal. Les voisins. Personne ne lui a encore fait de reproches, mais ce n'est qu'une question de temps. Dispersion de graines indésirables lors des tempêtes d'automne. Vue gâchée depuis les terrasses et les balcons voisins. Preuve de vieillesse et d'impuissance. Faire venir un jardinier, quelqu'un qui pourrait tout arracher, tout évacuer en une demi-journée. Mettre des dalles.

Il s'éloigne de la fenêtre avec difficulté, traînant des pieds. Son genou commence à irradier cette douleur aiguë qui lui est si familière. Les portes coulissantes du salon. Lourdes. Jamais de lumière là-dedans. Allumer le lampadaire, en appuyant du pied sur l'interrupteur posé au sol. S'asseoir dans le fauteuil. Il sait qu'il va avoir du mal à en ressortir. Le journal doit se trouver dans l'entrée : en se réveillant, il a entendu le clapet de la boîte aux lettres se refermer d'un coup

sec. On ne peut rien y faire. Tant pis pour les nouvelles. Il essaie de contrôler sa respiration. Il étend sa jambe endolorie devant lui, pose délicatement la tête contre le dossier.

Les rideaux sont tirés. Ne pas s'exposer aux regards, jamais. Le piano à queue est placé à côté de la fenêtre, contre le mur du couloir. Ses touches d'ivoire sont jaunies, mais intactes. Le couvercle refermé miroite comme une étendue d'eau noire. Adossée au mur d'en face se trouve l'armoire où il conserve ses partitions. Cordes en réserve, colophane, une sourdine. Le violoncelle est posé debout dans l'angle obscur entre l'armoire et la fenêtre. L'étui est lourd. À l'ancienne. Aujourd'hui, il y a des modèles en matériaux de synthèse qui ne pèsent pratiquement rien, on se demande même si l'instrument est à l'intérieur, tellement le fardeau est léger. C'est ce que disent ses élèves. Son élève, se reprend-il intérieurement, il n'en a plus qu'une seule.

Sortir le violoncelle. Il sent la douleur lui transpercer le genou à la seule idée de détacher les fermoirs, surtout celui du bas, qui l'oblige à s'agenouiller ; soulever l'instrument, manœuvrer le précieux objet en bois de façon que le chevalet ne heurte pas le couvercle de l'étui – et il faut encore attraper l'archet, le tendre et tâcher de se loger dans le fauteuil, avec le violoncelle. Enfin, au cas où il voudrait aller plus loin que les exercices de technique et les gammes : prendre une partition, rapprocher le pupitre, chercher ses lunettes. Il ferme les yeux et passe mentalement l'archet sur chacune des quatre cordes, l'une après l'autre, sans s'agiter. L'exubérante corde de *la*, celle de *ré*, modeste, qu'il faut toujours pousser un peu, la corde de *sol*, qui vient en renfort, permettant

à l'instrument d'exprimer sa personnalité, et puis celle de *do*, grave et mystérieuse. Aujourd'hui je vais y arriver, se dit-il. Et après, je ne le range plus, je le mets sur le piano. À portée de main. Caroline m'aidera bien à le redescendre ce soir, quand elle viendra pour sa leçon.

Le silence l'emmitoufle comme une couverture. Il lui faudra du courage pour le rompre. La pièce est bien isolée. Les rideaux absorbent le son. Mon coup d'archet est moins vigoureux qu'avant. Allons, du calme. Ne pas s'énerver.

S'est-il assoupi un instant ? Une angoisse soudaine le prend lorsqu'il revient à lui. Il se relève avec trop de précipitation et ne peut s'empêcher de pousser un cri bref. Agrippé aux accoudoirs, il balaie du regard l'espace autour de lui. À côté du piano, il voit sa canne appuyée contre le mur. Cinq pas. Il rejoint la cuisine en bougonnant. Ça sent mauvais. La poubelle est bonne à vider. Il attrape une plaquette d'aspirine posée sur une étagère. Il en extrait trois comprimés. Un peu d'eau dans un verre sale. Attendre. Remuer. Granules aigretés au fond du verre. Il le faut.

Comment notre corps peut-il être à ce point défaillant ? Plus jeune, il traversait la ville au pas de course, le violoncelle sur le dos, empruntant les escaliers sans y réfléchir – avec joie ? avec satisfaction ? Bien sûr que non. Tout allait de soi. Ce n'est qu'au moment où la machine a des ratés que son propriétaire commence à ressentir quelque chose. Fureur, impuissance. Chagrin.

Il passe le bout des doigts sur le granite du plan de travail. Coussinets moelleux à la main droite, callosités à gauche. En soupirant, il retire le couvercle

de la poubelle et se met à soulever le sac en plastique gris. Ne pas penser à la douleur. Faire comme d'habitude. Il lâche le sac, qui s'affale brutalement par terre. Bruits de verre. Pas permis. On doit jeter les bouteilles et les bocaux à part. Caler le tout avec des vieux journaux? Oui. Défendu aussi, mais ça amortit. Il traîne le sac-poubelle avec lui jusqu'à la porte d'entrée ; le corps plié en deux, il fourre un tas de papiers à recycler dans le balluchon récalcitrant. Son regard survole avec indifférence les titres des journaux : "Le procès du siècle", "Des millions dépensés pour la sécurité", "Robin des Bois ou Barbe Bleue?" Il extrait de sa poche de pantalon un lien de fermeture dont il s'est muni à dessein et le noue autour du sac.

Porte ouverte côté rue. Le ciel est nuageux, l'air humide le frappe au visage. La porte donne sur une sorte de perron. Cinq marches hautes avant d'arriver jusqu'à la chaussée. Avant, songe-t-il, j'étais un violoncelliste très demandé. Toujours en voyages et en concerts. Mais aussi professeur au conservatoire, pour quelques élèves seulement, les plus doués. Et me voici, pas lavé, avec un sac d'ordures malodorantes contre les tibias et je ne sais même pas comment je vais réussir à le déposer dans le conteneur à déchets, tout là-bas, au coin de la rue. Si j'étais sûr de ne pas être vu, j'essayerais d'avancer jusque-là tant bien que mal, avec ma canne, en me reposant un peu tous les cinq pas. Mais chacune de ces fenêtres dissimule des yeux, un regard vigilant, le risque d'être observé et trahi.

Il se redresse bien droit et tente de se donner la contenance d'un vieillard dynamique, de ceux qui entament la journée avec appétit, ayant déjà passé

une heure à s'occuper du ménage. Il fait mine de s'intéresser aux arbres. Pas grand monde dans la rue. Quelqu'un monte dans une voiture et disparaît. D'autres hissent un enfant sur le porte-bagages de leur vélo et s'éloignent en pédalant. Crèches, se dit-il, garderies. Ce soir, des parents morts de fatigue iront chercher leur progéniture exténuée, direction la maison et puis au lit.

Un groupe de garçons aux cheveux foncés apparaît au coin de la rue. Ils marchent avec lenteur et parlent dans une langue qu'il ne comprend pas. Le plus petit d'entre eux porte un ballon de football sous le bras et, en passant devant lui, le regarde attentivement. Celui-là, je l'ai déjà vu quelque part, se dit-il. Dans la rue, en train de jouer? Avançant les bras chargés de provisions aux côtés d'une mère voilée? Ce garçon a un visage sympathique, ouvert, juge-t-il. Lui-même a dû se déridier, car l'enfant lui retourne un sourire inattendu.

S'il veut descendre l'escalier, il aura besoin de ses deux mains, une pour la rambarde et une pour la canne. Balancer le sac dans la rue ne lui semble pas judicieux, le plastique peut se déchirer, ses misérables déchets, pour une part illicites, seront étalés au grand jour. Je trouvais ça plutôt distingué, se dit-il, une maison avec un perron. Le vaste sous-sol était bien pratique. Maintenant, c'est rempli de vieilleries et ces escaliers vont causer ma perte. Il cligne des yeux. La brume est pratiquement dissipée, il sent la présence timide du soleil derrière les nuages.

Les garçons l'ont dépassé, mais le petit au ballon de football s'est retourné et s'arrête en bas du perron.

“Vous voulez que j'aille porter votre sac à la poubelle?”

Il sursaute et ne sait que répondre. Un bref instant, il voit le gamin escalader l'escalier à toute vitesse, lui planter un couteau dans la gorge et entrer dans la maison. Je fais de la discrimination, se dit-il, il ne faut pas. C'est un gosse, un enfant aimable à qui sa mère a appris qu'on devait aider les personnes âgées. Tout simplement, parce que ça se fait. Au poids du sac, le petit va deviner qu'il y a des bouteilles dedans, il va se douter que j'y ai mis des vieux papiers et il va en parler à la maison. Ses yeux se dirigent vers le conteneur à déchets au bout de la rue. Puis il regarde l'enfant et le remercie d'un signe de tête.

Il observe le garçon accomplir son trajet. Le ballon dans une main, le sac-poubelle dans l'autre. Sans effort, presque en dansant. Le sac disparaît dans le conteneur avec un bruit sourd et de légers tintements. L'enfant se retourne vers lui et lève le pouce en riant. Il hoche la tête, renvoie un sourire. Dois-je lui donner de l'argent? Des bonbons? Bavarder un peu?

Il ferme les yeux un bref instant. Lorsqu'il les rouvre, la rue est déserte. Il rentre chez lui et ferme la porte.

Quel plaisir d'arriver si tôt, se dit Heleen. Elle déverrouille la porte du cabinet médical, ouvre ici et là une fenêtre, allume son ordinateur, remplit la cafetière électrique. Elle virevolte d'une pièce à l'autre comme une patineuse. À l'intention des deux médecins, elle imprime le planning des consultations pour la matinée. Elle dépose les feuilles de papier sur les bureaux époussetés. Compris dans le service. Pas nécessaire, mais bien agréable. Le bureau de Daniel est couvert de documents entassés : lettres, revues, formulaires... Chez Caroline, c'est le vide intégral.

Elle jette un coup d'œil dans la salle d'attente : bien, tout est rangé. Les jouets dans la malle, les dépliants dans le présentoir mural, les magazines sur les tables basses. Dans un coin de la pièce, la grosse plante verte a l'air de dépérir un peu. Heleen soulève une feuille et l'examine par-dessous. Elle s'aperçoit que des bestioles à peine visibles grignotent la plante, creusant des galeries. La feuille va se rabougir, puis sécher. Pas idéal pour la salle d'attente d'un cabinet médical. Heleen préférerait y mettre des fleurs fraîches toutes les semaines, mais la seule fois où elle s'est amenée avec un bouquet de belle taille, Daniel a froncé les sourcils. Elle n'avait donc jamais

entendu parler de réactions allergiques? De rhume des foins? D'éternuements chroniques, de suffocations létales? Elle était pourtant infirmière, non? Il avait raison, évidemment. Quelle idiote de ne pas y avoir pensé. Elle avait mis le bouquet dans la cuisine. Heureusement que ses collègues n'étaient allergiques à rien. Caroline avait trouvé les fleurs magnifiques.

Il y a une astuce, se souvient-elle : lessiver les feuilles avec une solution savonneuse. Ou bien avec de l'eau dans laquelle on a fait tremper une cigarette. Attrapant à deux mains le lourd pot de fleurs, elle traverse la petite cuisine et pose son fardeau sur la terrasse arrière.

Mollie, l'assistante médicale, fait une irruption fracassante dans le hall d'entrée. Le téléphone se met aussitôt à sonner et elle décroche, penchée au-dessus du comptoir d'accueil. Un bras toujours enfoncé dans la manche de sa veste, le pied droit frottant sur le mollet gauche, elle répond en professionnelle à la patiente qui manifestement s'inquiète au bout du fil.

Les jeunes font tout en même temps, se dit Heleen, ils passent en continu d'une situation à l'autre. Splendide.

"C'était Mme Pasma, explique Mollie. Pour voir si elle avait bien rendez-vous à dix heures et demie. Du coup, j'ai dit oui parce que je n'avais pas la liste sous la main. Ça va aller?"

— Très bien. Il faut toujours essayer de les faire venir. C'est moi qui vais m'occuper d'elle, pour sa glycémie. Pas besoin qu'elle voie le docteur cette fois-ci."

Deux personnes entrent dans la salle d'attente. Heleen fait un geste en direction de Mollie, puis de la machine à café. Elle sort ensuite dans la rue pour voir

si Caroline est arrivée. Daniel est en train de boucler l'antivol de son vélo. Il s'incline d'un air moqueur en la voyant tapoter sur sa montre. Il se précipite ensuite à l'intérieur pour sa première consultation.

Caroline se gare en un tournemain à l'emplacement qui lui est réservé, puis descend de la voiture. Blue-jean élégant, veste cintrée, cheveux à peine trop longs. Les yeux gris légèrement maquillés. Heleen la trouve toujours soignée. Si elle-même pouvait en dire autant ! Pas la peine de se fatiguer, elle est trop grosse. Alors il faut des vêtements qui laissent de la marge. De toute façon, elle s'en fiche un peu.

“Il y a déjà quelqu'un ? demande Caroline.

— Pas pour toi. Mme Pasma vient d'appeler, elle arrive plus tard. Je vais encore essayer de lui apprendre à faire ses injections toute seule. Enfin, on va se donner encore un mois, je veux dire. Tu es d'accord ?”

Caroline approuve d'un signe de tête.

Les personnes âgées : si elles n'apprennent pas à gérer leurs maux, elles finissent par se négliger et ne peuvent plus continuer à vivre chez elles. Heleen a du mal à le supporter et fait tout pour maintenir à flot ces vieillards en décrépitude.

“Une si gentille petite dame, ça serait dommage de l'envoyer en maison de retraite, non ?”

Côte à côte, elles restent un instant adossées contre la façade, au soleil.

“On ne peut pas changer le système, dit Caroline. Il faut s'aligner, sans quoi on ne peut plus travailler du tout. Tu le sais bien.”

Elle farfouille dans son sac et allume une cigarette.

“Juste un instant, dit-elle. D'accord, ça fait mauvais genre, mais bon, deux minutes. Rien qu'entre nous.”

Quelle irresponsabilité, pense Heleen. Fumer devant les patients sans aucun complexe, comment ose-t-elle? Du coin de l'œil, elle observe le calme profil de Caroline. Pas l'ombre d'une expression, d'une quelconque émotion.

“Ça va?”

Caroline marmonne.

“On peut toujours adoucir le système, affirme Heleen, le contourner. C'est ce que j'ai essayé de faire avec les demandeurs d'asile, jusqu'au jour où on nous l'a interdit. On ne tentait rien de radical, pourtant, juste leur écrire une lettre par mois. Et leur envoyer des magazines, pour le perfectionnement linguistique. Toute la camelote de la salle d'attente y passait. *Le Journal de Mickey* pour les enfants. Hyper dangereux, tu penses bien.

— Mais comment tu fais pour assurer? En plus de ta famille, de ton travail? Du violon?

— J'ai la chance d'avoir une énergie à toute épreuve. Parce que je mange beaucoup. Mais c'est bien de pouvoir faire quelque chose. Sympa aussi. On est restés ensemble avec le club de correspondance, maintenant, on fait les détenus longue peine. Tu sais, ces types qui sont en prison pour vingt ans. Ils ont le droit de recevoir du courrier.

— Est-ce qu'ils répondent?

— Bien sûr. Mais c'est compliqué, tout doit passer par la direction. Là-bas, ils contrôlent ce qui est écrit dans les lettres. Il ne doit pas y avoir de noms, de vrais noms. Une fois que c'est approuvé, ce sont eux qui te transmettent le courrier, parce qu'on n'a pas le droit de donner sa véritable adresse. Moi, j'ai deux hommes et une femme. Je commence à les connaître, depuis le temps, mais je ne sais pas comment ils s'appellent.

— Et ton nom à toi ?

— Je m'appelle Rosemarie. Qu'ils croient. Ça ne te dirait pas de participer ?”

Caroline rit.

“Je ne saurais pas quoi écrire. Non, vraiment, j'en suis incapable. Je me fais déjà un sang d'encre à cause des problèmes d'ici, alors pas besoin d'en rajouter dans le morbide. Et puis ces types me font froid dans le dos.”

Elle balance son mégot à travers une grille d'égout. Tout est si tranquille dans la rue qu'elles peuvent entendre grésiller le tabac qui s'éteint.